

A. NOBLET

LE CERCLE,

OU

LA SOIRÉE

A LA MODE,

COMÉDIE ÉPISODIQUE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

Antoine Alexandre Henri
Par M. POINSINET, de l'Académie des Arcades de Rome.

Représentée pour la première fois, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 7 Septembre 1764.

Amavit risus, nunc mores pingere tentat.

NOUVELLE ÉDITION.

Prix, douze sols.



A TOULOUSE,
Au Magasin général des Pièces de Théâtre,
Chez J. B. BROULHIET, Libraire, rue Saint-Rome.

M. DCC. XL XXVI.
Avec Approbation & Permission.

ACTEURS.

ARAMINTE, Veuve d'un Financier.

CIDALISE, } ses Amies.
ISMENE, }

LUCILE, Fille d'Araminte.

LISETTE, sa Femme de Chambre.

LISIDOR, Conseiller au Parlement.

LE MARQUIS, jeune Colonel.

LE BARON, ancien Militaire.

UN MÉDECIN.

UN ABBÉ.

DAMON, Bel-Esprit.

La Scène est à Paris, dans la Maison de Madame Araminte.



LE CERCLE, OU LA SOIRÉE A LA MODE.

Le Théâtre représente un Sallon de Compagnie, où se trouvent des Sièges, un Canapé, un Métier de Tapisserie, des Tables de Jeu, des Livres de Musique, une Guitare, &c.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, LISIDOR. (*Ils entrent de différens côtés.*)

LISETTE.

Ah! c'est vous, Monsieur? Quoique nous vous désirions sans cesse, nous ne vous attendions pas si tôt.

LISIDOR.

Mon empressemeent t'étonnera moins quand le motif t'en sera connu. Je viens de recevoir quelques nouvelles qui m'affligent, & je voulois avoir, à l'issue de son dîner, une conversation avec l'aimable Lucile. (*Il tire sa montre.*) Le repas me paroît aujourd'hui plus long qu'à l'ordinaire.

LISETTE.

Ce n'est pas que Madame Amarinte s'amuse à table : depuis que je la connois, j'ai toujours remarqué que ce n'est jamais où elle est qu'elle se désire ; mais nous avons compagnie.

LISIDOR, *tirant une bague de son doigt.*

En attendant que l'une ou l'autre de ces dames soit visible..... te pourrai-je consulter sur ce bijou?

LISETTE, *prenant la bague.*

Comment! c'est la plus jolie bague.

LISIDOR.

C'est un léger cadeau que j'ai dessein de faire.

LISETTE.

Il sera très-galant.

LISIDOR.

Mais à une condition, c'eſt que la perſonne à qui je le deſtine ne m'en remerciera pas.

LISETTE.

Elle ſeroit bien ingrate.

LISIDOR, *finement.*

J'eſpère cependant que tu ne le feras point, Liſette.

LISETTE.

Oh! pour le coup, Monſieur, vous étonnez jusqu'à ma reconnoiſſance. Que vous êtes charmant! Vous joigniez au mérite de donner, le mérite plus rare encore, de ſavoir donner avec grâce. Ainſi qui ne s'intéreſſeroit à vous! Si Lucile pouvoit diſpoſer d'elle-même, je vous ſuis caution que le Marquis, malgré ſon élégance & ſes talons rouges, ne remettroit jamais les pieds dans la maiſon.

LISIDOR.

Mais tu ſais quels étoient avec moi les engagemens de Madame Araminte. Seroit-elle femme à les oublier? Dois-je le craindre? Toi, qui la ſers depuis long-temps, Liſette, inſtruis-moi plus au fond de ſon caractère; indique-moi de grâce quels ſeroient les moyens les plus aſſurés de lui plaire.

LISETTE.

Des deux choſes que vous me demandez, je ferai facilement l'une, parce qu'elle vous intéreſſe & me contente. Nous autres Domeſtiques, dont le ridicule devoir eſt d'écouter ſans ceſſe & de ne parler jamais, nous avons tant de pénétration à découvrir les défauts de nos Maîtres, tant de plaiſir à les divulguer: tenez, cela nous conſole & nous ſoulage, & il ſemble que cette petite médiſance, qui dans le fond eſt bien innocente, allège de temps en temps le poids de l'obéiſſance, & rapproche l'intervalle qui les ſépare d'avec nous. Je vous dirai donc bien ſincèrement ce que je penſe d'Araminte. Mais pour vous indiquer les moyens de lui plaire, diſpenſez-m'en, je vous en prie; elle n'y réuſſiroit pas elle-même: ſait-elle jamais ce qu'elle penſe, ce qu'elle déſire, ce qu'elle veut? Veuve depuis deux ans d'un fort galant homme, mais que ſes occupations dans la haute Finance empêchoient de veiller un peu ſoigneuſement aux ridicules naiſſans de ſon épouſe, elle a choiſi dès-lors pour ſon idole cette liberté extrême qui, dans l'eſprit d'une jolie femme, finit toujours par rendre pénible l'exercice de la vertu. Tour-à-tour coquette & ſenſible, incertaine & bizarre, toujours le cœur vide, l'eſprit jamais oiſif, nous avons ſucceſſivement aimé la muſique & les petits chiens, les magots & les mathématiques. Notre conduite eſt le réſultat des ſentimens de la ſociété qui nous environne; & jeunes encore, aimables & riches, nous travaillons moins à jouir de la vie qu'à nous étourdir ſur notre propre exiſtence.

LISIDOR.

Tu ne prends pas garde, Liſette, que ce portrait eſt à-peu-près celui de toutes les femmes de ſon état: ſi demain la fortune t'en faiſoit changer, il deviendroit le tien.....

LISETTE.

Peut-être; mais il n'en ſeroit pas moins ridicule. Vraiment le cœur

me dit bien tout bas qu'il n'eſt pas trop dans les règles du reſpect de juger ainſi ſa Maîtreſſe ; mais, ma foi, s'il y a du mal à le penſer, il y a bien du plaiſir à le dire, & l'un va pour l'autre.

LISIDOR.

Par ce que je viens d'apprendre d'Araminte, il ne m'eſt pas difficile de ſoupçonner quel peut être à ſes yeux le mérite de mon nouveau rival.

LISETTE.

Votre rival ! fi donc : il faudroit, pour qu'il le fût, qu'il eût au moins l'eſpoir de plaire ; mais ne le craignez pas. Lucile, élevée en province ſous les yeux d'une tante reſpectable, ne connoît que les douces impreſſions de la nature & de ſon cœur. Tout charmant, tout extraordinaire que le Marquis voudroit bien nous paroître, elle ſait apprécier ſon mérite, & s'apperçoit, auſſi bien que moi, tous les jours, que l'hiſtoire de ſes valets, le prix de ſes chevaux, le deſſin de ſa voiture, quelques ſaillies, de la mauvaiſe foi, de l'impertinence & des dettes..... voilà de cet homme ſi merveilleux quels ſont en quatre mots la converſation, les vertus & les vices.

LISIDOR.

Un tel concurrent ne devroit pas être redoutable. Ta vivacité m'enchante ; mais ne crains-tu pas, Liſette, de me faire un peu, aux dépens de ton cœur, les honneurs de ton eſprit ?

LISETTE.

Eh bien ! que penſerez-vous de moi ? que je ſuis trop ſincère ? Je vous l'avoue, & tout eſt dit. Auſſi pourquoi ont-ils des ridicules ? S'ils les cachoient mieux, je n'en rirois pas. On n'eſt indulgent que pour les perſonnes que l'on chérit ; & il eſt bien difficile d'aimer des gens qui n'aiment rien eux-mêmes. Ah ! qu'il me ſeroit aiſé de m'égayer encore aux dépens de la ſociété d'Araminte ! Je vous parlerois de Cidaliſe la prude, de la minaudière Iſmène, qui ne peut dire un mot ſans l'accompagner de la plus jolie petite grimace.....

LISIDOR.

Mais ta maîtreſſe ne verroit-elle plus cet homme ſenſé, cet ancien Militaire ?

LISETTE.

Qui ? ce Baron Philoſophe, qui dit tout ce qu'il penſe & ſe permet de tout penſer ? Si fait vraiment : c'eſt le tuteur de Lucile. Nous lui avons cru pendant quelque temps des vues ſur Madame ; mais tout cela eſt fini : il ne vient ici que rarement, ou plutôt il n'y vient jamais qu'il n'y ſoit conduit par quelque affaire.

LISIDOR.

Je n'ai rien négligé pour le connoître. Malheureuſement il vit ſans ceſſe à la campagne : mon état m'enchaîne à Paris.

LISETTE.

Vraiment il conſerve toujours le plus grand crédit ſur l'eſprit d'Araminte ; & s'il vouloit..... Mais quelqu'un vient, c'eſt ma jeune Maîtreſſe : ſon petit cœur lui aura dit que je n'étois pas ici toute ſeule.

SCENE II.

LISETTE, LUCILE, LISIDOR.

LUCILE, *d'un ton naïf.*

AH ! vous voilà, Monsieur ?

LISIDOR.

Quelles que soient mes occupations, belle Lucile, mes sentimens pour vous se justifient par ma conduite. Je consacre à vous attendre tous les momens où je suis privé de vous voir.

LUCILE.

Je ne m'étonne plus si la fin du dîner m'a tant ennuyée.

LISIDOR.

Que cet aveu m'enchante ! Ce qui ne seroit qu'un trait ingénieux de la part d'une coquette, devient un sentiment dans votre bouche.

LUCILE.

Gardez-vous d'en tirer avantage : je ne sais plus ce que je vous ai dit ; je suis si troublée ! ma mère m'a tant grondée !

LISIDOR.

Eh ! pourquoi ?

LUCILE.

Figurez-vous qu'elle n'a presque point dîné, parce qu'elle se dit malade. Moi, j'ai cru lui faire ma cour en l'assurant qu'elle n'avoit jamais eu le teint meilleur ; & point du tout, je l'ai mise d'une humeur affreuse.

LISETTE.

Vraiment c'est que vous ignorez encore, Mademoiselle, que rien n'est moins décent dans le grand monde que de jouir d'une santé parfaite : à quelque prix que ce soit, on veut inspirer un sentiment. Une jolie malade se fait plaindre ; & pour la coquetterie la petite santé est une ressource.

LUCILE.

Ah ! je te promets que si j'eusse bien connu ce monde & ses travers, je n'aurois pas tant désiré de quitter la province.

LISIDOR.

Que vous me chagrinez ! ainsi vous haïssez des lieux, belle Lucile, où je puis chaque jour, & vous voir, & vous jurer que je vous aime ?

LUCILE.

Vraiment non.... je sais bien que ce n'est pas votre faute. Je ne dois pas vous aimer ; mais je puis, je crois, vous avouer que de toutes les personnes qui viennent ici, vous êtes le seul dont la conversation me soit chère.

LISIDOR.

Et vous me permettrez encore de voir votre douleur sur la résolution que malgré ses promesses votre mère a prise de vous unir avec le Marquis ?

LUCILE.

Voilà ce qui me désespère.

LISIDOR.

Vous..... ne l'aimez pas ?

LUCILE.

Je ne le puis souffrir..... Si cependant on me l'ordonne.....

LISIDOR.

Je vous entends : je sais que l'obéissance est un devoir ; mais ce devoir a ses bornes.

LUCILE.

Vous me le répétez sans cesse, & d'après vos discours & mes livres, je suis quelquefois bien tentée de croire que l'obéissance aveugle tient un peu du préjugé ; mais quand la réflexion me ramène à moi-même, ce que je crois plus fermement encore, c'est que l'exacte observation des bienséances est un des premiers devoirs de mon sexe, & qu'entre le vice & la vertu il n'y a souvent qu'un préjugé de différence.

LISIDOR.

Que vous êtes charmante ! & qu'il est rare & beau d'unir tant de raison à tant de grâces ! Eh bien ! ne parlons plus de désobéissance ; mais par quelque résistance au moins tâchons d'obtenir du temps. Si je connois bien Madame Araminte, le Marquis d'un jour à l'autre peut lui déplaire ; l'inconséquence & la légéreté sont le caractère distinctif des gens à la mode, & mon heureux rival peut en un instant perdre tout le crédit que je ne sais quel heureux hasard lui a fait si vîte acquérir.

LISETTE, *prenant le milieu du Théâtre.*

Oh ! ceci me regarde ; c'est une petite anecdote que je possède, & qu'il est bon de vous conter. Or écoutez. Notre Maîtresse & ses deux inséparables (vous reconnoissez bien Ismène & Cidalise), ennuyées d'un tri, & ne sachant de quoi médire, s'avisèrent de s'occuper. Araminte à ce métier achève une fleur de tapisserie ; Cidalise prend nonchalamment un fil d'or, fait approcher de son fauteuil un tambour, & brode, en bâillant, une garniture de robe, tandis qu'Ismène couchée sur le canapé travaille un falbala de Marly : on entend des chevaux hennir, l'escalier retentit, un laquais annonce, & le Marquis paroît. « Que je suis heureux de vous trouver, Mesdames ! Mais que vois-je ? Que ce point est égal ! comme ces » fleurs sont nuancées ! C'est l'ouvrage des Grâces, c'est celui des » Fées, ou plutôt c'est le vôtre. » Aussi-tôt il tire de sa poche un étui, dont assurément on ne le soupçonnoit pas d'être porteur ; il y choisit une aiguille d'or, s'empare de la soie, & voilà mon Colonel qui fait de la tapisserie. On le considère, on l'admire ; mais ce n'est rien encore : il quitte Araminte & son ouvrage, il court à Cidalise, lui dérobe le tambour, & déjà sa main légère achève le contour de la fleur à peine commencée. Ismène, la minaudière Ismène, laisse alors tomber un regard, & ce regard veut dire : *Serai-je la seule délaissée ? mon ouvrage est-il indigne de vos soins ? Non, Madame, non certainement*, reprend l'impétueux Marquis. Il s'élance sur le canapé, saisit un bout de falbala, & accélère d'autant plus son

ouvrage, qu'il est plus jaloux d'être auprès de l'aimable Ismène. Peignez-vous la surprise, l'extase de nos trois femmes. Le Marquis tire sa montre, suppose un rendez-vous, & les quitte; mais que le fripon savoit bien avoir gravé dans leurs cœurs la plus profonde idée de son mérite! C'est un homme unique, essentiel, un Colonel qui brode, qui fait de la tapisserie; il est charmant, il faut se l'attacher. Mais comment? Lucile est fille. Eh bien! qu'il soit son époux. Le désirer, le dire & le vouloir, c'est l'ouvrage d'un moment. Araminte prononce, ses deux compagnes approuvent, & c'est ainsi que des rares & précieux talens du Marquis, Mademoiselle devient en ce jour la récompense & la victime..... Mais chut, taisons-nous, j'entends Madame, & je doute fort que nos petites réflexions lui conviennent.

SCENE III.

LISETTE, LUCILE, ARAMINTE, LISIDOR.

ARAMINTE.

En vérité, Lisette, vous êtes une fille bien étrange (*A Lisidor*). Bon jour, Monsieur. Que faites-vous ici, Lucile? Il me semble, quand j'ai du monde chez moi, qu'une fille aussi grande que vous doit être bonne au moins à faire les honneurs de ma maison.

LUCILE.

Ce n'est que par discrétion que je suis sortie.

ARAMINTE.

Taisez-vous. Je m'apperçois assez, Mademoiselle, que mes plaisirs vous ennuient; mais vous n'exigerez pas de moi, j'espère, que je m'accoutume aux vôtres?

LUCILE.

De grâce, ma mère.....

ARAMINTE.

Et je sais bien que je le suis. Rentrez, votre Maître à chanter vous attend. (*Lucile sort.*) Ils veulent absolument, Lisette, m'entraîner ce soir au Spectacle. (*A Lisidor.*) Je crois, Monsieur, vous faire assez joliment ma cour.

LISIDOR.

A moi, Madame? ce seul mot me pénétreroit de reconnoissance, si j'osois y trouver une explication.

ARAMINTE.

Voilà de grandes phrases. La compagnie est dans le petit sallon, vous, restez dans celui-ci; je veux bien ne pas m'appercevoir que c'est ma fille qui vous y retient; il me semble que cela est fort honnête. Au reste, vous me rendez un vrai service; & si vous pouviez un peu redresser son esprit.....

LISIDOR.

J'ai le malheur, Madame, d'être l'homme du monde le moins propre à cet emploi, & s'il m'étoit permis de souhaiter quelque chose

chose à votre aimable fille, ce seroit de rester toujours la même.

ARAMINTE.

Oh! vos désirs seront parfaitement remplis : c'est dont je tremble... Que faites-vous donc là, Lisette? ne vous ai-je pas dit que j'allois au Spectacle? Il est près de cinq heures. Vous ne songez point à ma toilette?

LISETTE.

Pardon, Madame; mais il y a quelquefois si loin de ce que vous dites à ce que vous faites.....

ARAMINTE.

D'accord, mon enfant. Mais aujourd'hui je ne puis disposer de moi-même; je te dis que l'on m'entraîne.

(*Lisette sort.*)

LISIDOR.

Je vous en félicite; vous allez, ainsi que tout Paris, admirer ce chef-d'œuvre que chérit plus particulièrement son Auteur (*) : vous mêlerez vos larmes à celles de Mérope.

ARAMINTE.

Moi, Monsieur? je m'en garderai bien. Ah! ne présumez pas me surprendre à vos lamentables Tragédies. Mais si donc! une femme ne sort de ce spectacle qu'avec les yeux gros de larmes & le cœur de soupirs. J'ai vu même quelquefois qu'il m'en restoit sur sur le visage & dans l'ame une empreinte de tristesse que toute la vivacité du plus joli souper ne pouvoit éclaircir. Et qu'est-ce que tout cela; s'il vous plaît? Un tintamarre d'incidens impossibles, des reconnoissances que l'on devine, des Princesses qui se passionnent si vertueusement pour des Héros que l'on poignarde quand on n'en sait plus que faire, un assemblage de maximes que tout le monde sait, & que personne ne croit, des injures contre les Grands, & par-ci par-là quelques imprécations; en vérité cela vaut bien la peine d'avoir les yeux battus & le teint flétri!

LISIDOR.

Mais, Madame, il est des personnes.....

ARAMINTE.

Eh! vive l'Opéra comique, Monsieur, vive l'Opéra comique : le Théâtre Italien est à mon gré le vrai spectacle de la Nation. Il n'intéresse point l'ame, il n'attache point l'esprit, il réveille, il anime, il égaie, il enlève.

LISIDOR.

J'ai peine à concevoir comment des Pièces en général aussi peu soignées.....

ARAMINTE.

Mais ne donnez donc pas dans l'erreur commune; n'imaginez donc pas que ce soit le genre de Pièces qui nous y attire. Est-ce qu'on y prend garde? Et non, Monsieur, c'est la musique, c'est cette musique brillante qu'il est du bon ton de trouver sublime; pour les Pièces, il y en a que j'ai vues dix fois, dont je serois fort embarrassée de vous dire le titre, & pour moi, je fais personnellement si peu de

(*) *J'ai eu l'honneur d'entendre répéter plusieurs fois par M. de Voltaire que* Mérope *étoit la Tragédie qu'il préféroit.*

cas des paroles, que j'ai toujours chez moi un Poëte prêt à me parodier les airs qu'il me prend fantaisie de chanter..... A propos, on me conseille de vendre ma terre en Champagne; vous la connoissez, nous en raisonnerons. Je placerai cet argent sur ma tête & sur celle de ma fille : cela m'arrangera, ainsi que le Marquis, dont l'unique désir est d'augmenter son revenu.

LISIDOR.

Ainsi malgré l'espoir que vous m'avez permis; il est décidé que le Marquis ?....

ARAMINTE.

Oui, je lui donne Lucile..... Et vous ne devez pas m'en vouloir..... Je sais bien quelles étoient vos vues; mais il y a dans ce dernier arrangement une sorte de convenance. Vous tenez à votre état; il est triste; je le suis naturellement, & j'ai besoin d'un gendre qui m'égaie. Au reste, je ne réponds point des évènemens.

LISIDOR.

Et moi, je compte sur eux, Madame. Aujourd'hui je cède à mon rival; mais son triomphe pourroit avoir peu de durée. On le dit encore attaché au char d'une certaine Comtesse, que sans doute il vous sacrifie. Je ne le soupçonne point d'oser jamais vous sacrifier vous-même. Il est pourtant vrai que dans le tourbillon qu'il habite, souvent les idées du matin sont contrariées par celles du soir.

ARAMINTE.

Je connois le cœur du Marquis.

LISIDOR.

Je le crois.

ARAMINTE.

Que me veux-tu, Lisette ?

SCENE IV.

LISETTE, ARAMINTE, LISIDOR.

LISETTE.

LA Marquise Céliante.....

ARAMINTE.

Cette petite précieuse ! quoi ! déjà des visites !

LISETTE.

Soyez tranquille, ce n'est que son Valet-de-chambre. Comme elle vient d'apprendre que vous allez ce soir au Spectacle, elle vous envoie demander si vous voulez lui donner une place, & venir la prendre.

ARAMINTE.

Comment ! sérieusement, Céliante me demande..... Mais en vérité, Lisette, voilà bien la proposition la plus étrange !

LISIDOR.

Vous ne la voyez plus ?

ARAMINTE.

Quelquefois encore.

LISIDOR.

Eh bien !

ARAMINTE.

Rêvez-vous, mon cher Lisidor ? Que je me charge de Céliante, que je la conduise au Spectacle ! Mais j'aimerois autant y mener ma fille. Vous ne la connoissez donc pas ? C'est la plus maussade petite créature, d'une indolence, d'une langueur..... Cela n'a pas vingt ans, & Madame affecte de ne se parer jamais ; elle ne met ni diamans ni rouge. Elle semble dire : « Regardez-moi, je suis jolie ; mais ces » charmes-là sont à moi, il n'y a point d'art, je n'en ai que faire, » la nature a pourvu à tout »:... Joignez à cela son impertinente manie de ne porter jamais que des ajustemens jaunes, & de se placer toujours à côté de moi qui suis blonde.

LISIDOR.

J'ignorois ces motifs ; mais seroient-ils assez puissans pour vous faire renoncer au plaisir que vous vous promettiez au Spectacle ?

ARAMINTE.

Assurément. D'ailleurs où Céliante vit-elle ? a-t-on jamais vu quatre femmes d'un certain état se resserrer dans une loge, & braver en public tous les hasards de la chaleur ? Pour moi, je n'y tiendrois pas, & puis il faudroit au moins cinq ou six hommes pour nous conduire, & tout cela ressembleroit à un lendemain de noces. Allons que ce tracas-là finisse. Que l'on dise à Céliante que j'ai..... ma migraine, & que notre partie est remise. Je resterai chez moi, j'y verrai du monde. Faites savoir que je suis visible. (*Lisette sort.*) (*A Lisidor.*) Aussi-bien le Baron m'a-t-il écrit qu'il viendroit ce soir : s'il ne me trouvoit pas, il faudroit bouder des siècles. Mais qu'entends-je ? seroit-ce déjà lui ? Je vous garde au moins, Lisidor.

LISIDOR.

Je serai bien flatté de le connoître.

ARAMINTE.

Ne m'abandonnez pas, je vous en prie, à tout l'ennui d'un tête-à-tête de cette espèce. Cet homme est un original dont le caractère..... Eh ! bon jour, mon cher Baron.

SCENE V.

LISIDOR, ARAMINTE, LE BARON.

LE BARON.

Bon jour, ma belle Dame. Pardon, si j'entre sans façon ; sans me faire annoncer ; mais ce n'est pas ma faute. Vos gens sont si occupés à jouer dans votre antichambre, que malgré le bruit que j'ai fait, ils n'ont pas daigné m'appercevoir.

ARAMINTE.

Il y a des siècles que vous nous abandonnez.

LE BARON.

D'accord, il y long-temps que je ne suis venu. Mais que voulez-vous ? on ne peut pas être par-tout. Je ne dis pas par-tout où l'on s'amuse ; car si on n'alloit que là, on resteroit souvent chez soi.

LISIDOR, *à part.*

Ce Gentilhomme n'est pas complimenteur.

ARAMINTE.

Vous me paroissez toujours aussi franc qu'à votre ordinaire.

LE BARON.

Je m'en fais honneur. Il y a tant de gens qui mentent, les uns par goût, les autres malheureusement par devoir, que l'on oublieroit enfin l'existence de la vérité, si le cœur de quelque galant homme ne lui servoit encore d'asyle. Au reste, ce n'est point vous qui me devez reprocher ma franchise; elle vous a souvent été utile, & va vous l'être encore aujourd'hui. Je viens vous parler d'affaires.

ARAMINTE.

Oh ! je m'y attendois.

LE BARON.

Vous savez que je n'aime pas les visites inutiles ; mais savez-vous que l'objet qui m'occupe, rend celle-ci très-importante ? Peut-on s'expliquer devant Monsieur ?

ARAMINTE.

Il est de mes amis, il est digne d'être des vôtres ; sa réputation même vous est déjà connue ; c'est Monsieur Lisidor.

LE BARON.

Oui, j'en conviens ; vous êtes peut-être, Monsieur, le seul homme dont je n'ai jamais entendu dire que du bien.

LISIDOR.

C'est trop me flatter.

LE BARON.

Entrons donc en matière. Çà, dites-moi, dois-je ajouter foi, ma chère Araminte, au singulier bruit qui se répand de vous dans le monde ?

ARAMINTE.

Comment ?

LE BARON.

Êtes-vous décidée absolument à marier votre fille, sans m'en donner le moindre avis, à un certain Marquis, un extravagant, un fou sans mérite ?

ARAMINTE.

Doucement, Baron.

LISIDOR, *à Araminte à demi-voix.*

Vous voyez, Madame, que je ne suis pas le seul.....

ARAMINTE.

Oui, je sens que vous triomphez..... Vous pourriez être mal informé, Baron.

LE BARON.

Je ne le sais que trop bien. Croyez-moi, les gens de mon état & de mon âge ne se compromettent jamais, & n'avancent rien sans en avoir des preuves.

ARAMINTE.

Quelles que soient les vôtres, je vous conjure.....

LE BARON.

Je vous conjure à mon tour de croire que ce mariage ne se fera point. Je viens tout exprès ici vous proposer un autre parti pour Lucile.

LISIDOR.

Qu'entends-je!

ARAMINTE.

Eh! quel est-il?

LE BARON.

C'est moi.

ARAMINTE.

Quoi! vous-même, Baron?

LE BARON.

Oui, moi-même. Que trouvez-vous donc là de si surprenant? Je suis las de vivre seul au sein d'une maison que ma fortune rend honnête, mais où mon âge n'appelle plus les plaisirs; je m'ennuie de n'être entouré que de valets qui me volent, ou de neveux qui traitent provisionnellement de ma succession avec des usuriers; & puis; je ne sais, je me sens un certain vide dans l'ame; enfin je veux me marier. J'épouserai quelque personne honnête qui m'aimera, qui en aura l'air au moins. Je tâcherai d'en avoir bien vîte une couple d'enfans, dont l'éducation sera l'amusement, la consolation de mes vieux jours. En formant leur cœur, je jouirai du mien. Cela m'animera, m'occupera, car il faut s'ocuper: j'en ai plus de besoin qu'un autre, & je ne conçois pas qu'un homme oisif puisse être vertueux.

LISIDOR.

C'est un peu trop vous défier de vos forces, Monsieur, & j'aurois cru qu'une ame aussi bien placée que la vôtre pouvoit regarder la liberté comme le premier bonheur de la vie.

LE BARON.

Elle le seroit sans doute pour qui n'en abuseroit pas. Mais le pouvons-nous au milieu des séductions qui nous environnent? Les plaisirs honnêtes ennuient bientôt un homme qui peut se livrer à tous; l'esprit s'y habitue, les sens s'émoussent, le cœur se blase, le goût s'endort, & ce n'est plus alors que les excès qui le réveillent. Du moins je pense ainsi, & voilà ce qui me détermine.

LISIDOR, *à part.*

Je ne m'attendois point à ce nouveau concurrent.

ARAMINTE.

Votre proposition me flatte en même temps qu'elle m'étonne: songez-vous bien, Baron, que Lucile est si jeune?

LE BARON.

Vraiment j'avois d'abord jeté les yeux sur vous. Je vous estime, je vous honore, & même, vu votre âge & d'autres considérations, peut-être nous conviendrions-nous beaucoup mieux; mais vous vivez dans le monde, vous l'aimez: il faudroit y renoncer; & je m'apprécie: je n'en vaux pas le sacrifice. C'est à la main de Lucile que j'aspire. Elle a été élevée en province; elle est jeune, assez naïve,

il lui en coûtera moins pour se faire à ma façon de penser; car je vous déclare que j'ai dessein de vivre dans mes terres.

ARAMINTE.

Voilà une résolution bien sévère.

LE BARON.

Vous le croyez, vous autres que le tourbillon du monde entraîne; vous ne concevez pas le plaisir qu'il y a de vivre loin du tumulte & chez soi, une maison simple & bien disposée, où l'agréable s'unit sans faste à l'utile, un ciel serein, un air pur, des alimens salubres, des vêtemens commodes, une société peu nombreuse, mais choisie, des plaisirs vrais que ne suit jamais le repentir, & qui servent à la santé, loin de la détruire. C'est-là, c'est du sein de son château qu'un bon Gentilhomme voit se fertiliser sous ses yeux la terre qu'il a souvent aidé à défricher lui-même. Les arbres qu'il a plantés s'élèvent sous sa vue, & sa joie s'accroît avec eux. Entouré de paysans qui le chérissent en père, il les anime au travail le moins estimé, mais le plus noble, il les encourage, il les récompense. Ces gens-là ne le louent pas, mais ils le bénissent; & cela vaut mieux. Il connoît ses prérogatives; il n'y déroge pas, mais il rougiroit d'en abuser: il sait qu'il commande à des hommes, & c'est en les rendant heureux qu'il s'assure le droit de l'être lui-même.

ARAMINTE.

Je ne puis m'y refuser, Baron: il y a bien du vrai dans ce que vous dites. Quant à ma fille, j'en suis au désespoir, mais les engagemens que j'ai pris sont d'une nature à ne se pouvoir rompre; & si j'osois manquer aux égards que je dois au Marquis, voici Monsieur qui depuis long-temps se propose.

LE BARON.

Quoi! Lisidor aussi prétend à Lucile?

LISIDOR.

Je l'ai vue: c'est une excuse pour l'aimer, un titre pour lui vouloir plaire. S'il m'eût été possible de vous prévenir sur mes sentimens,....

LE BARON.

Il me suffit. Vous savez ce que je pense de vous, & je ne veux pas qu'il soit dit que j'aie jamais fait obstacle au bonheur d'un galant homme.

ARAMINTE.

Sans doute vous nous demeurez? On pourra s'amuser; j'ai du monde.

LE BARON.

Raison de plus pour que je vous quitte.

ARAMINTE.

Au moins revenez souper: j'ai quelques projets à vous communiquer à mon tour.

LE BARON.

J'ai de ma part aussi bien des choses à vous dire. Je reviendrai, mais à condition que nous ne serons pas plus de huit à table, & que les valets sortiront dès qu'ils auront servi.

ARAMINTE.

On fera tout ce qui pourra vous plaire.

LE BARON.

En ce cas, à ce soir. *(A Lisidor.)* Vous m'intéressez, tenez ferme; & s'il en est besoin, je vous offre mon secours. Au revoir, ma charmante Araminte. *(Il sort.)*

ARAMINTE.

Quoique le Baron se plaise à paroître extraordinaire, on ne peut lui refuser un fond de bon sens & de probité.

LISIDOR.

Il seroit à souhaiter que tous les hommes lui ressemblassent.

SCENE VI.

DAMON, ARAMINTE, LISIDOR.

ARAMINTE.

VOus voilà, Monsieur Damon? Que font nos Dames?

DAMON.

Elles vont se rendre ici; & si cela peut vous plaire, Madame, je n'attendrai plus que vos ordres & leur présence pour commencer la lecture de ma Tragédie. Vous m'avez paru la désirer.

ARAMINTE.

Oui, j'en serai charmée. Cela vient à miracle: je reste chez moi. Et tenez, voilà Monsieur *(en montrant Lisidor)*, qui pourra vous donner d'excellens avis: c'est un connoisseur.

DAMON.

Je n'en doute pas..... Cependant, pour des avis, je les écouterai sans doute... mais... ma pièce est finie, Madame, & je crois avoir à-peu-près tout prévu; ainsi il ne reste plus.....

LISIDOR, *en souriant.*

Que des éloges à en faire.

DAMON.

Je l'espère au moins: le choix du sujet a généralement paru très-heureux, les situations frappantes, & les incidens bien ménagés..... Pour la versification, c'est un médiocre avantage, j'en conviens; mais encore en est-ce un; & parmi tous les Auteurs naissans je n'en apperçois pas qui s'avise de me le disputer.

ARAMINTE.

Pour moi, j'ai la plus haute idée de votre ouvrage. Votre mérite a déjà percé.

DAMON.

Il est vrai, Madame; *j'avois à peine mes dix-neuf ans, que je faisois déjà parler mon cœur.*

ARAMINTE.

Il faudra me faire avertir. Quoique j'aie renoncé aux Tragédies, je violerai pour vous mon serment..... Nous aurons des loges?

DAMON.

N'en doutez pas. J'ai toujours compté sur votre bienveillance; & en vérité, pour nous soutenir dans la carrière des arts, nous avons

besoin que les personnes de votre rang daignent semer quelques roses sur les épines dont elle est remplie.

ARAMINTE, *à Lisidor.*

Comme il parle ! (*A Damon.*) Vous pouvez compter sur moi : j'y menerai vingt femmes. Je vous le répète, j'en augure beaucoup. Je juge de votre Tragédie par la jolie chanson que vous m'avez adressée le jour de ma fête..... Je veux vous la montrer, Lisidor, vous en serez séduit, elle est toute ame.

SCENE VII.

LISETTE, LISIDOR, LUCILE, DAMON, CIDALISE, ARAMINTE, ISMENE, L'ABBÉ.

Les portes s'ouvrent, les deux femmes entrent d'abord. Ismène s'appuie sur le bras de l'Abbé. Lisidor va au-devant de Lucile, qui suit avec Lisette (*).

ARAMINTE, *allant au-devant.*

EH ! venez donc, mes charmantes..... Vous savez notre aventure ?

CIDALISE.

Lisette nous l'a racontée.

ISMENE.

Cela est incroyable : cette petite Céliante a la fureur de se trouver par-tout.

ARAMINTE.

Il s'agit bien de cela vraiment ! c'est le Baron ; il sort d'ici : il est venu tout exprès pour me demander Lucile.

CIDALISE.

La bonne folie ! Mais c'étoit sur toi que nous avons cru toutes qu'il avoit des vues.

ARAMINTE.

Je le soupçonnois sans m'en occuper.

ISMENE, *à Lucile.*

Je vous en fais mon compliment, Mademoiselle ; le nombre de vos amans s'augmente avec vos charmes. On diroit que tous les aspirans se sont donné rendez-vous aujourd'hui. Le Baron vient de sortir, Monsieur Lisidor est ici, & le Marquis ne peut tarder d'y paroître.

ARAMINTE, *à Ismène.*

Ah ! j'espère être bientôt délivrée de toutes ces tracasseries. (*Les Domestiques préparent des sièges.*) Voulons-nous nous asseoir ? Monsieur Damon nous doit gratifier d'une lecture.

ISMENE, *à l'Abbé.*

Ah ciel ! soupçonnez-vous ce que ce peut être ?

(*) *J'ai, selon mon usage, noté la Pantomime de cette Pièce, dont sans cette précaution beaucoup d'endroits seroient inintelligibles.*

L'ABBÉ.

L'ABBÉ.

Je m'en doute. Quelque Tragédie de sa façon.

ISMENE, *à part.*

Je suis déjà morte. (*Haut.*) Monsieur, nous la lirez-vous toute entière ?

DAMON.

Mais..... comme il vous plaira, Mesdames.

ISMENE.

C'est qu'une Tragédie, je crois, est bien longue ; cela pourroit vous fatiguer.

DAMON.

Oh ! point du tout, Mesdames ; on oublie aisément ses peines quand on réussit à vous amuser..... Je vais commencer.....

(*On s'assied.*)

ARAMINTE, *à Ismène.*

Vous n'avez donc rien gagné sur notre cher Abbé ?

ISMENE.

Je le vais bouder pour la vie ; il est d'une maussaderie insoutenable.

L'ABBÉ.

Mais..... c'est vous, Mesdames, qui êtes de la dernière barbarie. Est-ce jamais après le dîner que l'on chante ? J'ai la poitrine si cruellement fatiguée !.... A peine puis-je parler..... (*Il tousse.*) Vous voyez.... J'ai passé la moitié de la nuit chez une jeune Duchesse où l'on m'a fait impitoyablement chanter un acte de l'Opéra & six Romances..... Il y a des gens qu'on n'ose refuser.

ARAMINTE.

C'est-à-dire que vous nous rangez dans la classe de ceux que l'on peut refuser sans crainte.

L'ABBÉ.

Point du tout ; mais au défaut de la harpe, au moins pour chanter, faudroit-il une guitare. (*Lisette sort.*)

CIDALISE.

C'est malice toute pure : les gens de son état sont accoutumés qu'on les cajole.

DAMON.

~~La suite de ma Tragédie.....~~

ISMENE.

Ce sont de petits mortels assez heureux.

L'ABBÉ.

Il est vrai que l'on nous accueille. Sans devenir la terreur des maris, nous faisons quelquefois l'amusement des Dames.

ISMENE.

Ce n'est point en ce moment où votre complaisance.....

LISIDOR.

Ne vous fatiguez pas, Mesdames ; je connois Monsieur l'Abbé, il ne chantera point ; vous l'en priez trop.

ARAMINTE.

J'entends quelqu'un. Seroit-ce déjà le Marquis ?

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LE MEDECIN.

LISETTE.

C'est votre Médecin, Madame.

ARAMINTE.

Qu'il entre, j'en suis ravie, qu'il entre. Venez; je vous fais bon gré de ne pas m'abandonner. Ismène, je vous demande votre confiance pour Monsieur... Un fauteil, Lisette... Ce cher Docteur, c'est qu'il est bien moins mon Médecin que mon ami. C'est par attachement qu'il me traite; & dans ma dernière migraine il ne m'a pas quittée d'une minute.

LE MEDECIN.

Que voulez-vous? Quoique vous nous fassiez mourir, il faut bien songer à vous faire vivre..... Toutes vos santés, Mesdames, me paroissent asses belles.

ARAMINTE.

Oh! point du tout.

DAMON, *à part.*

Me voilà perdu.

L'ABBÉ, *à Ismène.*

Vous croyez aux Médecins, Madame?

ISMENE.

Comme aux Abbés.

L'ABBÉ.

Toujours méchante.

LE MEDECIN.

Comment donc! Quelles sont ces indociles maladies que notre sagacité ne peut réduire? Oh! nous en viendrons à bout, Madame. Voyons..... justement..... l'estomach délabré..... Et l'appetit?

ARAMINTE.

Est-ce qu'on mange?

LE MEDECIN.

Crachez-vous?

ARAMINTE.

Je crois qu'oui.

LE MEDECIN.

Tant mieux. Poursuivons..... Nous avons des nuages devant les yeux, des disparates dans la tête.....

ARAMINTE.

Précisément.

LE MEDECIN.

Je l'aurois gagé... Allons, allons, il faut prendre un parti sérieux: il faut du régime, se mettre à l'eau de poulet. Je vous jure qu'avec des bols de savon nous parviendrons à atténuer ces humeurs errantes.

LISIDOR.

Des bols de savon !

LE MEDECIN.

Oui, Monsieur ; c'est un spécifique divin que depuis deux ans je réussis à mettre à la mode. Les anciennes drogues dont nos ancêtres faisoient usage, pouvoient convenir à leurs santés robustes & grossières ; mais aujourd'hui tout doit être soumis aux loix de notre délicatesse & de nos grâces. Voudriez-vous, par exemple, que je déchirasse l'estomac d'une jolie malade avec du miel aërien, qui ne purge que par indigestion ?

L'ABBÉ.

Oserois-je vous demander, Monsieur, ce que c'est que du miel aërien ?

LE MEDECIN.

C'est de la manne, Monsieur l'Abbé, c'est de la manne. Non-seulement nous avons renoncé aux drogues antiques, mais nous avons encore changé leurs dénominations vulgaires.

ARAMINTE.

Il est charmant !

DAMON, *à part.*

Oh ! des gens aussi superficiels ne sentiront jamais les beautés mâles de ma Tragédie.

LE MEDECIN, *à Ismène.*

Et vous, Madame, pour lier connoissance, n'avez-vous pas quelque confidence à me faire ?

ISMENE.

Mais vraiment oui.

L'ABBÉ.

Vous allez aussi consulter ?

ISMENE.

Sans doute. Ne me connoissez-vous pas de la langueur, des tiraillemens ?

L'ABBÉ, *à part.*

Je n'y tiens plus.

(L'Abbé se lève, se promène, ouvre des livres de musique, prend une guitare.)

LE MEDECIN.

Doucement, s'il vous plaît, Madame, doucement. De la pesanteur, dites-vous, des dégoûts !.... M'y voici..... Quelques éblouissemens, des impatiences de fibres !.... Vapeurs que tout cela, vapeurs. Le fluide nerveux que la chaleur électrise..... des nerfs qui se crispent, une sorte de spasme..... Vous portez sur vous des eaux de Cologne, de fleurs d'orange ?

ISMENE.

Toujours.

LE MEDECIN.

C'est bon. Il faut conserver cet usage-là. J'irai demain matin vous faire ma cour ; je serai bien aise de vous voir un peu assidument, afin de mieux étudier les causes de votre état.

LISIDOR, *à Lucile.*

Le ridicule personnage !

CIDALISE.

Plus je l'écoute, plus il m'enchante.

DAMON, *en se levant.*

Comme les momens s'écoulent ! si vous vouliez permettre, Mesdames.....

ARAMINTE.

Ah ! de grâce, Monsieur Damon, quartier. Laissez-nous jouir de ce cher Docteur.

DAMON, *à part.*

J'enrage : où me suis-je fourré ?

LE MEDECIN.

Et vous, belle Cidalise ?

CIDALISE.

Je ne suis guère mieux.

LE MEDECIN.

Je le crois ; c'est contre mon avis que vous avez fait éventer la veine. Mais voilà comme vous êtes, Mesdames : depuis que votre petit Chirurgien s'est donné le renom d'un joli saigneur, il vous fait tourner la cervelle..... Je devrois, pour vous en punir, vous abandonner à sa lancette inhumaine, vous laisser épuiser jusqu'au blanc. Mais vous êtes si intéressante ! Voyons ce pouls ; il est fréquent, mais égal : l'appétit, je parie, modeste, mais franc : le sommeil rare, mais doré. Je ne vous conseille pourtant pas de vous tranquilliser sur ce prétendu bien-être : il faut du régime, de l'exercice & de la petite diette..... A vous, mon aimable Demoiselle.

LUCILE.

Oh ! Monsieur, je me porte très-bien.

LE MEDECIN.

Je n'en crois pas un mot.

LUCILE.

Mais j'en suis bien sure, moi.

ARAMINTE.

Eh bien ! n'allez-vous pas faire ici la ridicule, quand Monsieur le Docteur a pour vous des complaisances ?

LE MEDECIN.

Il suffit : ne chagrinons point cet aimable enfant, ne contraignons personne. La vivacité de ses yeux cependant me fait soupçonner dans son sang une sorte d'effervescence dont je croirois prudent de prévenir les effets par de petits calmans, par quelque préparation d'aconit ou de ciguë, que nous lui proposerons dans une crême aux pistaches.

LISIDOR.

En vérité, Monsieur, j'ai cru jusqu'à ce moment qu'un habile Médecin ne devoit consacrer ses lumières qu'à soulager ou du moins consoler la foible humanité ; mais vos savans discours ne tendent qu'à l'épouvanter. De grâce laissez-nous attendre les maux : nous n'aurons que trop tôt recours aux remèdes.

LE MEDECIN.

Voilà précisément ce que pense un peuple de Médecins qui ne songent qu'à guérir. Mais moi, Monsieur, mais moi, j'étudie le

caractère, la tournure d'esprit de mes malades ; je prévois les accidens ; & j'aime mieux préparer & même dans l'occasion prolonger une maladie, que de trancher dans le vif, & vous rendre en huit jours une santé grossière dont on ne jouit dans le monde que pour en abuser.

LISIDOR.

Voilà certainement une étrange politique !

L'ABBÉ, *préludant.*

La, la, la, la, la, la, la.

CIDALISE.

Chut, taisons-nous.

DAMON, *lisant.*

Tant mieux..... *Scène première.....*

HIDASPE.

Du centre des déserts de l'inculte Arménie.

CIDALISE, *l'interrompant.*

Paix donc : l'Abbé ne doute pas qu'on l'écoute.

L'ABBÉ.

AIR :

Seroit-il vrai, jeune Bergère,
Que mes soins ont pu vous charmer ?
Que d'efforts il faut pour vous plaire !
Il n'en faut pas pour vous aimer.

LE MEDECIN.

Voilà du délicieux.

ARAMINTE.

Personne ne chante mieux que lui.

LISIDOR.

Sur-tout quand on ne l'en prie pas.

L'ABBÉ.

Comment ! est-ce que j'ai chanté ?

ISMENE.

Oui, par distraction, ou par contradiction plutôt. Mais on vous le pardonne ; la bizarrerie est l'appanage du talent.

L'ABBÉ.

Quand j'osai découvrir ma flamme,
J'attendois un sort plus heureux.
Tout le feu qui brûle mon ame
Ne peut-il qu'animer vos yeux ?
Amour, dans ses bras tu reposes ;
De son teint tu peins la blancheur.

Je l'ai vu sur son sein de roses;
Je le cherche encor dans son cœur. (*)

ISMENE.

L'air est charmant.

LE MEDECIN.

Expressif.

L'ABBÉ.

Le trouvez-vous? Ce n'est en vérité que l'ouvrage d'une matinée.

ARAMINTE.

Il est de vous?

L'ABBÉ.

Oui, Mesdames.

DAMON.

Les paroles.....

L'ABBÉ.

Eh bien? là, sincèrement, qu'en pensez-vous?

DAMON.

Ma foi, je les trouve assez médiocres.

L'ABBÉ.

Tout le monde, Monsieur, n'est pas de votre avis, & quand je les ai composées.....

ARAMINTE.

Comment! elles sont aussi de vous? Mais il est universel, notre cher Abbé.

L'ABBÉ.

Monsieur n'a pas daigné saisir l'union intime, le tour de chant, la phrase musicale..... Je vais recommencer.

LE MEDECIN, *se levant.*

Je suis pénétré de ne pouvoir vous entendre.

ARAMINTE.

Vous nous demeurez à souper?

LE MEDECIN.

Est-ce que cela m'est possible? Je cours au Marais, les insomnies y sont fort à la mode; de là au fauxbourg Saint-Germain, où règnent les petites fièvres. J'ai vingt santés à consulter. En vérité, quand je songe à toutes mes courses, le sort de mes chevaux me fait pitié. J'ai condamné la vieille Orphise.

ARAMINTE.

Décidément.

LE MEDECIN.

Oui, cela est fini. Elle s'est entêtée d'un certain Empyrique..... Je vous conterai quelque jour son aventure. Adieu, Mesdames, (*A Araminte.*) Du régime, je vous en prie. (*A Ismène.*) Je serai demain à vos pieds. (*A Cidalise.*) De grâce, congédiez-moi votre petit Chirurgien. (*A Lucile.*) Bon jour, ma belle poulette. (*Aux hommes.*) Messieurs, je vous salue. (*Il sort.*)

(*) *Cette Chanson est, ainsi que la Romance du Sorcier, l'imitation d'un Sonnet du Chevalier* Zappi.

SCENE IX.

LISIDOR, LUCILE, DAMON, CIDALISE, ARAMINTE, ISMENE, L'ABBÉ.

DAMON.

Je puis espérer qu'à présent.....

ARAMINTE.

Oui, cela est trop juste. Commencez, Monsieur Damon.

L'ABBÉ, *à part.*

On ne s'occupe plus de nous, sortons. *(Haut.)* Mesdames, vous m'excuserez.

ISMENE.

Comment ?

L'ABBÉ.

Je n'ai pas l'honneur de me connoître en Tragédies. D'ailleurs, mon suffrage importe peu à Monsieur. Nos goûts different ; les paroles que j'ai chantées lui ont déplu.

ARAMINTE.

Liberté toute entière, mon cher Abbé ; mais si vous vouliez être tout-à-fait charmant, vous auriez la complaisance d'accompagner ma fille à son clavessin. Je ne la crois pas curieuse des grands Poëmes. Le Baron, qui ne peut tarder à revenir, seroit charmé de vous entendre, & Lucile apprendroit de vous quelque jolie Romance. *(L'Abbé salue Araminte, baise la main d'Ismène, & présente la sienne à Lucile après avoir dit :)*

L'ABBÉ.

Il suffit que cela vous plaise, Madame ; il n'est rien que je ne vous sacrifie. Je vous suis, Mademoiselle.

LISIDOR, *à Lucile.*

Que ne puis-je vous accompagner ! *(Lucile sort avec l'Abbé ; Lisette les suit.)*

SCENE X.

LISIDOR, DAMON, CIDALISE, ARAMINTE, ISMENE, *ensuite* LISETTE.

ISMENE.

Eh bien ! ai-je tort de protéger l'Abbé ? est-il rempli de complaisance ?

ARAMINTE.

J'aimerois bien qu'il en manquât chez moi ! Ah çà, rien ne nous occupe. A vous, Monsieur Damon.

DAMON, *prenant la main de Lisidor, qui est distrait.*

Suivez-moi, Monsieur, s'il vous plaît. Le titre de ma Tragédie est CYRUS, fils de Cambise. Vous savez, Mesdames, que le tyran Astyages.....

ISMENE.

Mais puisque Monsieur veut nous lire, ma toute bonne, si nous demandions des cartes ?

DAMON.

Comment !

ARAMINTE.

N'est-ce pas à vous à commander chez moi ? Lisette, allons vîte, une table. (*Lisette arrive, & fait apporter une table.*)

ISMENE.

Lisidor, je crois, n'est pas joueur : il écoutera mieux, & nous ferons un tri, nous autres, pendant que Monsieur Damon lira sa Tragédie.

DAMON, *à part.*

Ah ciel ! je n'en puis revenir. (*On dispose la table.*)

CIDALISE.

C'est, on ne peut mieux, imaginé. Tu sais, ma chère, que je ne puis vivre un moment dans l'inaction.

LISETTE.

Voilà tout préparé.

DAMON.

Quoi, Mesdames ! est-ce bien sérieusement ?

ISMENE.

Oui..... Vous allez voir..... Cela ne dérange rien, au contraire. Tirons d'abord les places. Bon. Araminte, Cidalise & moi..... Vous, allez vous mettre ici..... (*Elle dispose une chaise, qu'elle place au coin de la table, qui doit être au côté gauche du Théâtre.*) Oui, là. Vous nous tournerez le dos, afin d'être moins distrait.

LISIDOR, *à part.*

Voilà des auditeurs bien attentifs !

DAMON, *à part.*

Non, je ne sais où j'en suis. Pauvres talens, comme on vous humilie ! Oh ! qu'il est cruel d'avoir besoin de certaines gens ! N'importe..... (*Il remet son cahier dans sa poche.*) Adieu, Mesdames, c'est moi qui craindrois de vous distraire de vos grandes occupations... J'en aurois du regret..... Et..... Je suis votre serviteur. (*Il sort.*)

SCENE XI.

LISIDOR, ISMENE, ARAMINTE, CIDALISE, *jouant.*

CIDALISE.

JE crois tout de bon qu'il s'en va.

ARAMINTE.

J'en suis extasiée. Mais que dites-vous donc de ce petit Auteur ?

ISMENE.

ISMENE.

Qu'il eſt impertinent. Ne faut-il pas tout quitter pour écouter la Tragédie de Monſieur ?

CIDALISE.

Je la crois déteſtable.

ARAMINTE.

Cela reſſemble à tout, ou n'a pas le ſens commun.

LISIDOR.

Le trouvez-vous bien récompenſé des ſoins qu'il prend pour vous plaire, & de la jolie chanſon qu'il vous a jadis adreſſée ?

ARAMINTE.

Comment ! vous approuvez ſa conduite ?

LISIDOR.

Oh ! point du tout, Madame ; je ſuis chez vous, je penſe qu'il a tort.

ARAMINTE.

Allons, venez me conſeiller..... Le cœur n'eſt-il pas la ſurfavorite ?

SCENE XII.

ISMENE, ARAMINTE, CIDALISE, *jouant ;* LISIDOR, *tantôt derrière le fauteuil d'Araminte, tantôt ſe promenant ;* LE MARQUIS, *qui ſe place à la droite d'Iſmène...... La table eſt à la gauche du Théâtre.*

LE MARQUIS, *dans la couliſſe.*

OUI, oui, j'arrangerai tout cela. Je verrai, j'irai, je parlerai.

CIDALISE.

C'eſt le Marquis.

ISMENE.

C'eſt lui-même.

LISIDOR.

Je vais donc voir ce dangereux rival. *(Le Marquis entre.)*

CIDALISE.

L'étourdi ! pourquoi venir ſi tard ? Voilà notre partie arrangée. Nous aurions fait un réverſis.

LE MARQUIS.

Ma foi, Meſdames, on arrive quand on peut. Il eſt pourtant réel que pour tarder moins, je n'ai pas dormi quatre heures ; auſſi ſuis-je anéanti..... (*A Liſidor.*) Monſieur, je vous ſalue. Mais vous êtes bien ſeules, Meſdames. Oh ! voilà qui eſt décidé : je termine dès demain ma ſatyre contre les bals. En honneur, c'eſt un attentat contre la vie des citoyens.

ARAMINTE.

Pourquoi les ſuivre tous ? pourquoi déranger ſa ſanté ?

LE MARQUIS.

Comment voulez-vous qu'on faſſe ? Faut-il ſe réſoudre à paſſer pour un anachorette, un ridicule, un ſage ? Vraiment la ſanté ſe

délabre : il y a près de dix ans que je ne puis accoutumer la mienne à se soumettre à mes fantaisies. Mais, après tout, si on avoit une santé, pourroit-on soutenir une campagne, vivre à la Cour, s'amuser à Paris ?

ISMENE.

Il a raison..... Allons, voyons pourtant, ce sera en pique : le Roi de trèfle.

LE MARQUIS.

A propos, dites-moi donc ; je viens de rencontrer le bel-esprit Damon : il m'a paru d'une humeur sanglante. J'ai d'honneur cru que c'étoit à moi qu'il en vouloit.

CIDALISE.

Il venoit nous lire toute une Tragédie..... La préférence.

LE MARQUIS.

Ah, ciel !

ARAMINTE.

Je te la cède. J'avois pourtant un assez joli médiateur de ce côté.

LISIDOR.

Il étoit sûr.

ISMENE.

De grâce, point de conseils. (*Pendant ce temps le Marquis regarde le jeu d'Ismène, & lui présente du tabac.)*

ARAMINTE.

Ne crains rien : je suis d'un guignon décidé... Le Roi de carreau... Pour revenir à ce petit Damon, il s'est avisé de prendre de l'humeur, je ne me souviens plus sur quoi ; & tout en grondant, il nous a débarrassées de sa personne & de son ouvrage.

LE MARQUIS.

Ah ! je respire. Le dénouement n'est pas malheureux. Est-ce qu'on fait de ces espèces-là sa société ? Il est des Gens de Lettres d'un vrai mérite avec qui l'on se fait honneur d'être lié ; mais pour ceux-ci, on les reçoit quelquefois le matin, pour leur commander une chanson, ou bavarder pendant que l'on s'habille. Ou le soir, oui le soir, on en rassemble une couple ; on les excite, on les irrite l'un contre l'autre. Alors ils s'attaquent, ils s'accablent d'épigrammes, s'injurient, se déchirent ; cela est plaisant, divin. Tenez, cela ressemble assez aux combats des coqs que l'on donne à Londres ou sur nos navires. C'est un cadeau dont je veux vous régaler. Il est vrai qu'il en résulte le petit désagrément de les saluer le lendemain en public ; mais on a ri, & cela console.

ARAMINTE.

Il est affreux de ne pouvoir jouer une seule fois.

LISIDOR.

Madame, à la vérité, n'est pas heureuse.

LE MARQUIS.

Aussi vous ne risquez jamais rien. Il faut savoir brusquer la fortune. Mais vous me ressemblez, vous êtes trop prudente. Ce matin cependant j'ai pensé avoir ce qui s'appelle une affaire.

ARAMINTE.

Toujours des aventures. Et quelle est celle-ci ?.... Je passe.

LE MARQUIS.

Vous connoiſſez mon cocher, ſa témérité, ſa fierté, ſon bouquet, ſes mouſtaches : c'eſt un coquin..... Je l'aime à la folie. Je veux pourtant le gronder. Ce maraud-là me fera quelque jour une ſcene. Il s'eſt aviſé de couper un triſte berlingot, dans le fond duquel s'enterroit je ne ſais quel perſonnage. Mon homme s'eſt fâché, a baiſſé ſa glace, a prétendu que je devois connoître ſa livrée & ſes armes. Ma foi, moi, je ne connois guère que celles du Roi & les miennes. Je deſcends de ma voiture ; il m'imite ; on s'échauffe ; les valets ſe battent ; le peuple accourt ; & mon hibou eſſoufflé, tout en murmurant, eſt remonté dans ſa cage, en m'annonçant qu'il s'alloit plaindre...

LISIDOR.

Mais cette affaire, Monſieur, pourroit devenir ſérieuſe : il ſeroit de la prudence de prévenir.....

LE MARQUIS.

Oh parbleu ! qu'il ſe plaigne. Vous verrez qu'on ne pourra plus courir Paris, ſans avoir le blaſon dans ſa poche.

LISIDOR, *à part.*

Je ſais à préſent à quoi m'en tenir ſur le compte de mon rival.

LE MARQUIS.

Que vois-je ? ce cher métier eſt encore monté ! ce fauteuil n'eſt point fini ! Mais à quoi tuez-vous donc le temps ! Oh ! cela prouve bien qu'il y a long-temps que je ne vous ai donné de bons exemples, que je n'ai mis la main à l'ouvrage.

ISMENE.

Oh ! oui, il vous ſied bien de parler d'ouvrage ! vous êtes cauſe que ma petite robe n'eſt point montée. Vous vous donnez des airs de m'emporter un rang de falbala, ſous prétexte d'y travailler.

LE MARQUIS.

Auſſi fais-je ; mais peu vous importe, pourvu que vous grondiez, & que vous faſſiez aux gens une petite moue, que vous ſavez bien qui vous rend plus charmante encore..... Tenez, vous ne ménagez point vos amis, c'eſt votre défaut, Iſmène. Eh bien ! je vous jure que je n'ai que votre falbala dans la tête, que je m'en occupe ſérieuſement.

LISIDOR.

La belle occupation !

LE MARQUIS.

Hercule filoit pour Omphale. Vous ſurpaſſez la maîtreſſe en beauté. Je ne me pique pas d'avoir toute la célébrité de l'amant ; mais au moins ſuis-je jaloux de l'égaler en complaiſance comme en courage. Si je vous prouvois que je n'ai ceſſé ce matin de travailler à votre ouvrage en raiſonnant avec mon Avocat, que je le porte toujours ſur moi.....

ISMENE.

Bonne plaiſanterie !.... Donnez-moi Spadille.

LE MARQUIS.

Parbleu ! votre petite incrédulité mérite d'être confondue. Tenez, tenez. *(Il tire différentes choſes de ſa poche, enfin un ſac à ouvrage.)* Non, ce n'eſt pas cela ; ce ſont les jarretières de Liſe, les nœuds de Chloé..... Ah ! bon, voici votre affaire.

ISMENE.

Que vois-je, avec le sac ! il est charmant. (*Aux femmes.*) Vous permettez ? Comment ! un étui, des ciseaux, des aiguilles.

LE MARQUIS.

Oh ! rien ne me manque.

CIDALISE, *jettant son jeu.*

Cela est rebutant. En vérité, Monsieur le Marquis, vous êtes très-aimable ; mais vous pourriez bien attendre la fin de la partie : on ne peut s'occuper de son jeu, & vous écouter.

LE MARQUIS.

Bon, de l'humeur ; allons, la paix, on se taira. Je vais, pendant que vous finirez, m'amuser à cette tapisserie. Mais, diable ! dussiez-vous m'en vouloir encore, j'oubliois précisément ce que je suis venu tout exprès pour vous dire. (*Il enfile une aiguille.*) C'est une chose assez particulière.

ARAMINTE.

Comment donc !.... C'est à vous à parler, Cidalise.

LE MARQUIS.

Vous connoissez bien le Comte d'Orvigni ?

CIDALISE.

Oui, vraiment..... Nous en sommes aux tours doubles.

LISIDOR.

Quoi ! cet ancien Militaire, cet homme respectable !

LE MARQUIS.

Justement..... Eh bien ! il est mort.

ISMENE.

Cela est incroyable..... Je demande.....

LE MARQUIS.

Il s'est avisé d'expirer subitement hier au soir.

ARAMINTE.

Vous me desolez..... Voilà mon Roi, deux fiches.

LE MARQUIS.

Cela dérange beaucoup le souper qu'il devoit nous donner.

LISIDOR.

Il étoit votre intime ami, Madame.

ARAMINTE.

Vraiment oui : vous m'en voyez pénétrée..... C'est à vous à parler, Cidalise.

LE MARQUIS.

Il n'a pas eu le temps de mettre le moindre ordre dans ses affaires.

ARAMINTE.

Je le jouerai sans prendre...... Cela est cruel, Marquis..... Le coup est assez beau.... Sa pauvre veuve..... C'est en cœur, Mesdames.

ISMENE.

En favorite, nous voilà ruinées..... Mais que ne fait-elle des démarches ?

ARAMINTE.

Sans doute..... Spadille..... Mon cher Comte..... Manille..... Il m'a rendu de très-grands services..... Valet, Dame & Roi de cœur.

LE MARQUIS.

Nous lui avons conseillé de prendre un parti dans cette affaire.

ISMENE.

C'est tout simple..... Doucement, j'ai baste & encore une main.

ARAMINTE.

Il laisse de petits enfans..... J'aurois gagé pour la volte... Marquis, vous m'avez serré le cœur..... Il me revient encore deux fiches.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LISETTE.

LISETTE, *accourant.*

AH! Madame, votre serin vient de s'échapper.

ARAMINTE.

Mon serin privé? Juste ciel! eh? vite, suivez-moi, Lisette. (*Elle sort avec Lisette.*)

ISMENE.

Comment! elle nous quitte!.... Mais cela est unique! En vérité, ma bonne, notre chère Araminte est d'un ridicule rare avec sa passion pour les animaux.

LISIDOR.

On ne peut douter que cet oiseau ne lui soit cher, puisqu'elle lui sacrifie les suites d'une partie dont la mort d'un de ses amis n'a pu la distraire.

LE MARQUIS.

Oh! vous ne la connoissez pas. Si vous l'aviez vue, comme moi, à table, entourée de chats, de chiens, de singes, de catacouas; elle les baise, les fait impitoyablement baiser à la ronde, partage avec eux son assiette..... C'est un charme. Mais aussi est-ce un petit plaisir dont elle ne régale que ses plus intimes amis.

LISIDOR.

Il est heureux pour vous, Monsieur, d'être de ce nombre. (*à part.*) J'en ai bien assez vu. Quittons ce cercle d'étourdis, & ne songeons qu'à ménager la bonne volonté du Baron & le cœur de Lucile. (*Il fait une révérence, qu'on lui rend, & sort.*)

CIDALISE.

Ce petit Robin ne te semble-t-il pas un ennuyeux personnage?

ISMENE.

Passablement.

LE MARQUIS, *se lève, & va à la table.*

On m'a dit qu'il se donnoit les airs d'être mon rival: par exemple, voilà de ces choses auxquelles je ne saurois m'accoutumer.

ISMENE.

Prétends-tu t'enterrer ici jusqu'au souper? Si nous faisions un tour de Boulevard.

CIDALISE.

Cela n'est guère décent que la nuit: on court les Parades, les Spectacles.

LE MARQUIS, *ayant pris la place d'Araminte.*

Oui, les Fantoccini..... Oh ! ils sont divins, étonnans ; moi, en honneur, c'est le seul spectacle qui m'amuse.

ISMENE.

Ah çà, nous voilà seuls. De bonne foi, Marquis, comment conduisez-vous la grande Comtesse ?

LE MARQUIS.

Quoi ! vous n'êtes point au fait !..... Je l'ai quittée.

CIDALISE.

Sérieusement ?

LE MARQUIS.

Pouvois-je y tenir ? C'est la plus exigeante de toutes les prudes : il faudroit toujours être là, ne la pas quitter d'une minute. Ah ! parbleu, je me suis ménagé avec elle la rupture la plus signalée. Vous n'imagineriez jamais quelle étoit sa folie..... Le mariage.

CIDALISE.

Vous badinez.

LE MARQUIS.

Non, Madame a la manie d'être épousée.

ISMENE.

Mais elle est femme de qualité, d'un âge très-convenable, & il faut que vous aimiez bien éperduement votre petite Bourgeoise de Lucile, pour la préférer.

LE MARQUIS.

Moi, de l'amour, des passions ! ah parbleu, vous ne me connoissez guère. Prenez garde que Lucile est toute charmante, un vrai bijou. Oui, c'est précisément ce qu'il me faut : point d'esprit, peu de figure ; cela ne marquera point trop dans le monde ; & ses soixante mille livres de rente..... Ah ! ma chère Isméne, quelle petite maison brillante ! que de chevaux, de chiens, de valets ! laissez, laissez faire. Oh ! je sais bien ce qu'il me faut.

CIDALISE.

Vous n'y pensez pas vous-même, si c'est l'intérêt qui vous conduit.

LE MARQUIS.

Non pas absolument : vous imaginez bien que je ne calcule guère moi. Mais, en vérité, la vie que je mène m'accable ; la multiplicité des aventures m'excède. Savez-vous, Mesdames, qu'il faudroit être de fer pour résister aux fatigues de vous faire sa cour ? Toujours des assiduités, des soins, des rendez-vous ; c'est à ne pas finir. Du moins quand on est marié, on se tranquillise, on demeure chez soi, on y reçoit ses amis dans sa robe de chambre, on s'y fait soigner par sa femme.

CIDALISE.

C'est une raison de plus pour retourner à la Comtesse ; elle est d'un âge convenable, & sans vous mésallier, vous jouiriez alors d'une fortune qui surpasse de beaucoup celle de Lucile.

LE MARQUIS.

Vous plaisantez ! Oh ! je ne me suis brouillé qu'après avoir pris là-dessus des informations les plus exactes.

